1RE ANNÉE — No 9 — LE NUMÉRO, 8 CTS — SAMEDI, 26 JUILLET 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

RÉDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois d'août paraîtront le 9 et le 30.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



POUR DES PENSÉES

(Poésie inédite au JOURNAL DE FRANÇOISE

Tu les as bien choisi ces fleurs : violet sombre
Et jaune vif, couleur ardente de soleil ;
De la lumière d'or des midis et de l'ombre
En pétales ; velours vivant et sans pareil !

Parmi toutes les fleurs dont la terre s'encombre,
Quand vient l'été torride au décevant réveil ;
Malgré les tons divers et les formes sans nombre :
Du trèfle au lys, du blanc à l'incarnat vermeil,

Tes doigts ont su cueillir les soyeuses pensées,
Belles comme des yeux d'enfant, et nuancées
Telles que je les aime et nouvelles d'hier.

En retour je t'adresse, en mon esprit éclose,
Une fleur qui s'appelle aussi : pensée, et j'ose
Croire combler un vide en ton jardin si cher !

ALBERT LOZEAU.

Montréal, juin 1902.

Les Industries ménagères

Il y a, en ce moment, à Métis, une exposition intéressante et très importante, au point de vue industriel, organisée par la " Women's Art Association " et dont le but devrait être connu de nos compatriotes Canadiens-français, car ils y sont, plus que tous les autres, il me semble, particulièrement intéressés.

Déjà, la présidente de cette Association m'avait invitée, au mois de juin dernier, à aller, au Square Philipps, visiter quelques détails de cette exposition que l'on préparait simplement, et, je suis enchantée de l'occasion qui s'offre encore aujourd'hui, d'en expliquer ici, en détail, la portée et le but.

Cette société s'occupe d'encourager l'art natif et les industries domestiques, c'est-à-dire, la production des articles confectionnés à la maison, tels que couvertures, tapis, (catalognes) pièces de flanelle, étoffes de laine, si poétiquement, à mon goût, dénommées *étoffes du pays*, enfin tout ce que nos bonnes ménagères sont habituées de faire dans les familles où les produits de la ferme sont utilisés.

On voit donc, tout de suite, l'importance de l'œuvre et l'encouragement dont il faudrait la seconder.

Ces industries ménagères, autrefois la gloire et la prospérité de nos campagnes, s'en allaient hélas ! rejoindre les vertus frustes mais honnêtes de nos ancêtres. A leur place s'installaient les articles manufacturés qui, trop de fois, sous leur luxe de mauvais aloi, cachent la gêne et la misère. Ah ! si les femmes de nos *habitants* étaient restées fidèles au rouet qui filait la laine floconneuse, au métier qui tissait le lin, l'aisance et le bonheur ne seraient pas aujourd'hui si rares privilèges !

Le clergé a compris tout le bien qui pourrait résulter d'une association aussi pratique et aussi éminemment patriotique que celle-là. Les curés de Métis et de chaque village, aux alentours, ont, du haut de la chaire même, encouragé leurs ouailles à aller voir cette exposition et à y contribuer dans l'avenir.

" Il fut un temps, dit à ce sujet M. le chanoine Rouleau, curé de Sandy-Bay, où les Canadiens étaient fiers de porter les étoffes fabriquées chez eux ; où le bahut et le berceau, façonnés à la maison, en faisaient les plus beaux comme les plus durables ornements. Il nous faudrait revenir à cette simplicité si digne et si belle de nos pères ! "

L'Exposition de Métis remporte un succès pécuniaire des plus satisfaisants. Les étrangers, qui sont toujours en grand nombre dans cette plage d'eau favorite, s'arrachent littéralement les objets offerts en vente. Une amie m'écrit qu'en moins de deux heures, elle a vendu pour trente-huit dollars d'aunes de toile, de tapis de table, de tricots, broderies, dentelles au crochet, etc., etc.

Voilà donc, pour nos excellentes ménagères un champ d'exploitation fécond et inépuisable, on peut bien le dire.

Puis, de nombreux prix sont donnés aux articles les mieux confectionnés ; à ceux, par exemple, dont le tissu est

plus uni, la trame plus égale, ou dont les teintes forment le plus harmonieux ensemble.

C'est, en même temps, développer le goût artistique et favoriser le goût des teintes douces et des heureux alliages. Je me rappelle avoir vu, à cette exposition privée du square Phillipps, des fleurs, des arabesques tissées dans le coton et la laine dont les couleurs se mariaient avec une grâce séduisante pour les yeux.

Ce n'est pas toujours le cas, on le sait, dans les articles de fabrication ménagère où les tons violents, trop souvent, choquent et fatiguent la vue.

Je résume donc en quelques mots le but et l'œuvre de la "Woman's Art Association": elle met sur le marché les articles de fabrication ménagère; de plus, elle récompense libéralement les meilleurs et les plus méritants.

Je trouve cela au-dessus de tout éloge, et les journaux canadiens-français, d'un commun accord, devraient faire connaître et aider la diffusion d'une œuvre qui offre tant de réels avantages à nos industries du terroir.

Les femmes, maintenant, pourront filer, tricoter, tisser, durant les loisirs des longs hivers, avec plus d'émulation et de cœur, car, non seulement elles ajouteront, par leur gain, à l'aisance du foyer, mais leur devoir lui-même recevra sa récompense.

FRANÇOISE.

La Bibliothèque Publique

NOUS aurons donc, comme toute métropole qui se respecte, notre bibliothèque publique. La première pierre de l'édifice dort encore ignorée dans sa carrière natale que déjà s'agite la question de la composition du Conseil administratif de la future institution. Naturellement, toutes les candidatures sont admises—comme pour le royaume des cieux—quitte à en laisser à la fin, plus de désappointées que d'élues. Le moment est propice d'en poser une ici, à laquelle, probablement—tant est forte l'habitude—peu de gens songeraient. C'est celle des mères de familles.

L'idéal du rôle nouveau auquel le vingtième siècle appelle la femme est l'extension de son ministère de la famille à la société: que son avis soit pris et entendu dans les conseils publics pour le bien général comme il l'est au foyer dans les questions d'éducation, de morale, d'économie, etc., universellement reconnues de sa compétence. L'expérience acquise privément dans ces matières par la mère de famille la prépare et la qualifie pour l'exercise de fonctions plus complexes et plus considérables. Et si, à son expérience venait s'ajouter celle d'autres mères; si, dans le Conseil de notre bibliothèque, son zèle clairvoyant et avisé était renforcé par le concours de dévouements pareils au sien pour la tâche de veiller à la formation intellectuelle et morale des jeunes lecteurs, on pourrait être sûr que cette partie de l'administration serait exercée judicieusement et avec conscience.

Il n'y a pas à insister sur cette vérité que tout chef de famille, pris séparément, admettra d'emblée. Mais il y a un autre point à considérer dans cette question de l'importance de la participation féminine à la direction d'une bibliothèque publique. Si l'on convient qu'une fonction de ce genre n'est pas plus incompatible avec les obligations particulières d'une épouse et d'une mère que les œuvres de charité qui l'entraînent si souvent hors de son foyer et qu'elle l'est moins que certains divertissements mondains fort répandus qui accaparent une grosse moitié de sa journée, le seul prétexte au moyen duquel on pourrait l'exclure d'une administration qui l'intéresse autant que qui que ce soit, serait donc une prétendue incapacité intellectuelle. De fait, ce n'est qu'un prétexte.

Tout d'abord, l'éducation qu'on reçoit aujourd'hui dans les couvents, rend apte à juger sainement d'une œuvre littéraire. Ce qu'il faut regretter, c'est que rien ne vienne encourager la jeune femme, une fois rentrée dans la société, à entretenir et développer les connaissances acquises pendant les années d'étude; que tout, au contraire, la pousse dans le courant d'agitation puérile, d'insignifiance commune.

Ce serait justement faire honneur à l'instruction, ce serait accorder une prime à la supériorité intellectuelle des femmes du monde que d'assigner à leur mérite ainsi qu'aux nobles ambitions des jeunes filles, des postes honorables comme celui que je viens d'indiquer, postes auxquels elles pussent atteindre en se distinguant autrement qu'en rivalisant de luxe avec leurs compagagnes.

La compétence intellectuelle, plus que toute autre, la femme de notre société peut donc—lui manquât-elle—l'acquérir en peu de temps.

Par le fait de certains phénomènes tels que le mouvement de curiosité qui tourne les esprits des hommes vers les découvertes nouvelles, la tendance à la spécialisation dans les arts et les sciences, l'effacement graduel des castes oisives, etc, la culture générale devient de plus en plus le privilège de la femme qui, semblerait-il, sera bientôt la dernière à posséder le luxe des loisirs avec la faculté de s'adonner au culte des belles choses.

A ce sujet, remarquons en passant que, tandis que se discutent les droits de la femme à l'instruction supérieure, le progrès n'attend pas. Chaque jour les Universités lui ouvrent plus grandes leurs portes et bientôt—pour apporter de nouvelles lumières au débat qui intéresse leur sort, pour hâter la solution des problêmes pendants—se rencontreront des femmes instruites, fortes du sentiment de leur égalité morale avec leurs compagnons, ayant le courage et les moyens de souteni leur cause.

Les trembleurs que la perspective de cette date prochaine remplit de terreur, auront alors des surprises. Ce sera probablement la phase la plus pacifique de l'évolution sociale qu'on appelle le féminisme. Le torrent jusque-là endigué, trouvant l'espace libre, régularisera son cours et s'épandra en nappes tranquilles. Les jeunes filles étant mises à même de choisir entre la lutte pour la vie et l'abandon de leur sort aux mains d'un homme digne de fonder une famille, il y a tout à parier qu'il s'en trouvera plus d'une — les suggestions du cœur aidant — pour s'attacher à ce dernier parti.

Il en restera beaucoup—n'ayez crainte—pour faire des mères, à moins que, la Providence, excédée par les péchés des hommes, n'ait résolu la fin du monde, par le féminisme.

En attendant, le type de la femme ignare, futile, abaissée au rang d'un

meuble utile ou d'une favorite de harem, passe tout doucement—et cela par simple fait de la marche du temps —à l'état d'objets désusités comme les chaises à porteur et les lampes à pétrole.

Dans un avenir qui n'est pas éloigné, cette chose qui a pu paraître très naturelle que la partie masculine de l'humanité reconnût pour elle-même le droit et le devoir de développer son intelligence tandis qu'elle souffrait qu'on marquât des bornes à l'épanouissement des facultés de l'autre partie, apparaîtra aussi absurde et contre nature que la coutume chinoise d'atrophier en les comprimant les pieds des femmes du Céleste-empire.

Cette digession devait m'amener à conclure qu'il n'y aurait rien d'anormal ni d'autrement subversif dans l'élection de quelques-unes de celles qui sont par vocation les éducatrices de la jeunesse, les gardiennes et les professeurs de la morale dans la famille à certains emplois publics d'où rayonnerait sur la société—et sous sa meilleure forme—l'influence féminine. Et c'est pourquoi nous croyons qu'un comité de femmes instruites et d'une expérience éprouvée dans l'art de former de jeunes âmes devrait être adjoint au Conseil de direction de la future bibliothèque publique de Montréal. Pour l'œuvre de discernement et de discrétion à exercer dans la distribution des volumes, pour le choix des lectures propres à former le cœur et à élever l'esprit de la jeunesse, je doute qu'on puisse trouver d'aussi bons juges et j'affirme qu'on n'en saurait inviter de meilleurs.

MME DANDURAND.

Les Rapides de Lachine

(Pour le JOURNAL DE FRANÇOISE)

Voyez-le s'avancer le coquet "Souverain"....
Il va, du Saint-Laurent, affronter les Rapides,
De la rive, on dirait un bel oiseau marin,
Baignant aux flots d'argent ses ailes intrépides.

Il glisse en savourant la fière volupté
De marcher au danger en méprisant la crainte,
Et dans ses bonds hardis on sent la vanité
Du vainqueur, dont la joie éclate sans contrainte.

Il passe avec orgueil et le flot mugissant
En vain, cherche à braver ses défis ironiques,
Il recule, vaincu, comme un fauve impuissant
Sous le frein enchaînant ses instincts tyranniques.

O flots capricieux par les hommes domptés,
Des écueils de la vie, une frappante image,
Pourquoi faut il, hélas! que leurs cœurs tourmentés
Ne puissent, comme vous, les braver sans naufrage!

BELLA.

Montréal, 16 juillet, 1902.

Nos Fils

(*Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes*)

(SUITE)

MESDAMES, je crois à l'atavisme, je crois à l'enchaînement des vertus ancestrales qui font une race forte et prospère. Je crois aux bénédictions qui se lèguent, comme je crois aux malédictions attachées aux générations dégénérées, je crois à la tache flétrissante qui marque toute une lignée.

Ainsi que la goutte d'eau dont la chute monotone et continue creuse la montagne et se prolonge dans un sillon obstiné à travers les siècles, ainsi l'action latente des œuvres de tout homme, si humble, si infime qu'il soit, recule sa durée dans la conséquence de ses actions sur les âmes qui lui succèdent. Tout être est indispensable à la tâche humaine et au dessein Providentiel, et son devoir est de viser à s'améliorer s'il veut purifier et grandir sa survivance morale. Aux mères d'en convaincre leurs héritiers.

Mais, chose étrange, c'est à nous, créatures sensibles et faibles, qu'il appartient en premier ressort, de s'oublier pour le bien commun. C'est à nous, qui semblons la fragilité, qu'est échu justement le rôle du lutteur : Une mère doit se refuser à tout ce qui flatte ses secrets désirs : sa paresse, ses sens, sa jeunesse et sa santé. Une mère appartient à ses enfants—c'est sa joie et son orgueil ! je dirai plus encore, le renoncement de la liberté pour nos petits, les fatigues augustes auxquelles nous vouons nos corps frêles ; ce labeur continuel de notre esprit dans l'éducation ; c'est la gloire future de la Patrie qui en dépend, c'est la prospérité et la grandeur de notre race, ne l'oublions pas.

Le fameux historien Michelet a écrit l'appréciation suivante de la femme : " Règle générale à laquelle au moins " je n'ai guère connu d'exceptions : " les hommes supérieurs sont tous *les* " *fils de leur mère* ; ils en reproduisent " l'empreinte morale aussi bien que " les traits."

Voilà un aveu qui a de quoi nous énorgueillir et nous encourager.

Les mères antiques, les Grecques et les Romaines l'ont si bien comprise cette idée, que leurs fils formés par elles deviennent les héros les plus intrépides dont l'histoire fasse mention. Un des types les plus accomplis de la femme de foyer est Cornélie, fille du grand Scipion, vainqueur d'Annibal, et dont Plutarque a célébré la prudence et la sagesse. C'est elle qui fit cette réponse si belle à une riche dame Campanienne qui lui demandait de lui montrer ses bijoux. Cornélie lui fit adroitement attendre le retour de ses fils et quand ils parurent : "Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements."

Leçon profonde que devraient méditer toutes les mères.

Une femme de l'époque de Cornélie donnant un bouclier à son fils fit la recommandation célèbre : " Reviens avec ou reviens dessus." On sait qu'à la guerre les Spartiartes rapportaient les morts sur leurs boucliers.

Si, de nos jours, les mères ne sont pas appelées à immoler elles-mêmes leurs fils sur l'*autel de la Patrie*, nous avons toujours et peut-être plus que jamais le devoir de leur apprendre à servir leur pays honnêtement, généreusement. Et puis, connait-on l'incertain des lendemains ?... L'aurore de ce vingtième siècle rougi du sang de nos soldats, là-bas, dans la toute lointaine terre d'Afrique, doit-elle nous surprendre ignorantes et distraites des choses patriotiques concernant le devenir de notre Canada français ?

Au lieu de suivre ce courant de vanité, cet assoiffement de plaisirs fades et stupides, souventes fois nuisibles à soi et au prochain, résistons courageusement à cette recherche excessive de la pose pour la galerie qui envahit notre société avide de copier en tout sa rivale voisine. Regardons plutôt dans le passé ! Souvenons-nous de la semence généreuse des dévoûments obstinés et des idéaux latents qui accomplissent dans l'évolution des êtres et des idées son travail mystérieux et sûr ; comme le bon grain obéit à la poussée vigoureuse des lourds soleils à travers la terre féconde et bienfaisante.

Nous qui jouissons de libertés chèrement payées qui nous obligent pourtant à une reconnaissance sincère envers le vainqueur, songeons que ce

dieu *dollar* que nous adorons à genoux fera peut-être subir à nos descendants un joug autrement dur que les compromis actuels.

Gare à la loi envahissante de la force matérielle ! gare aux chaînes dorées qui meurtriront nos fils bien aimés, si à la place de la foi ancienne qui est plus forte que les peuples audacieux rangés en bataille, plus déconcertante que les civilisations savantes et raffinées, nous installons chez nous l'orgueil qui fait les lâches, les ambitions qui portent à la fois les fronts dans la gloire et les pieds dans la boue.

L'extrême élégance recherche de nos jours les styles pompeux, et tels salons qui s'impreignent d'une atmosphère et d'un décor Louis quinze pourraient bien sur ce sol canadien s'alourdir des clameurs révolutionnaires, ou tout au moins s'assombrir au silence des demeures où l'on souffre et où l'on pleure. Car, demain est à Dieu et qui pourrait prophétiser ce que sera demain sur cette terre canadienne, dont on dira peut-être un jour qu'elle fut trois fois conquise par l'Idéal, par la Force et par l'Or.

Je ne crois pas que la succession soit ascendante ; en tout cas, s'il est louable de rêver à la première, Dieu préserve nos enfants du vertige de la dernière en notre pays convoité.

Or, mesdames, il est des choses pour nous supérieures aux dernières modes de Paris et de New-York, toutes gracieuses soient-elles : c'est l'âme de nos enfants, c'est le bon équilibre de leur bonheur et la direction qu'il faut leur indiquer de la voix et de l'exemple.

Déjà nous avons la perspective d'étonnantes soifs passionnelles ; des besoins de luxe et de raffinements intellectuels. Pour ceux qui viennent, les sciences, les arts, la littérature se révèlent à l'état de vocation chez nos jeunes gens, et notre race particulièrement douée, brille là où elle s'applique —même, au sein de la France aimée, en plein foyer de Ville Lumière, nos jeunes Canadiens ont parfois le pas dans les concours sur des Français de haut mérite.

A vous donc d'armer nos fils en vue de cette laborieuse lutte pour la vie qui s'annonce plus ardue, et partant plus décisive.

Et par pitié, préservons-les de cette course à l'argent—course affolée—qui stimule et entraîne malheureusement les plus rudes lutteurs d'entre nos hommes marquants.

Les Romains avaient à cet égard une maxime très sage ; ils cherchaient non à s'enrichir, mais à enrichir leur patrie, préférant être pauvres dans une république riche, que riches dans une république pauvre.

Si vous lisez les épisodes de la guerre actuelle au Transvaal, vous devez avoir vu combien les femmes Boërs sont héroïques ; elles ne craignent aucunes des horreurs de la guerre et conduisent leurs enfants au feu, les donnant à la mort pour échapper à l'infâme esclavage. Femmes admirables, possédant la grandeur et la simplicité des femmes des temps anciens.

Je n'ai pu me défendre d'une émotion intense en lisant ce passage impressionnant d'un grand journal quotidien.

Vous me permettrez de vous citer ce court article, qui renferme cependant de si grandes choses en sa brièveté : "Les lettres de soldats anglais "que publient les journaux anglais, "révèlent mieux que tous les télégrammes officiels le véritable caractère de la guerre Sud-Africaine.

"Un soldat colonial raconte qu'avant une charge à Colenso, il entendit des cris de femmes et d'enfants dans les tranchées boers. Surpris, il écouta. Il se croyait le jouet d'une illusion. Il se demande encore s'il n'a pas été trompé... Mais, à la suite de sa lettre en arrivent d'autres démontrant que ses sens ne l'égaraient point. Au plus fort de la bataille, un tambour des Borderers qui battait en vain la charge à la tête de son bataillon, a vu des femmes qui apportaient de pleines bandoulières de cartouches à leurs maris. Elles traversaient avec leur charge le terrain découvert et criblé de balles en arrière de la première tranchée. Des gamins couraient derrière elles avec de petits sacs. Beaucoup tombaient.

"Quand les femmes ressortaient, en gravissant péniblement le talus des tranchées, avec un paquet de bandoulières vides, les troupes anglaises, placées plus loin en arrière croyaient voir s'enfuir les Boers et leur feu redoublait d'intensité... Un sergent des rifles écossais écrit qu'après la bataille, les Boers enterraient leurs morts dans des sortes de puits. Or, parmi les cadavres, il a vu beaucoup de corps de femmes et d'enfants qui avaient été tués pendant qu'ils portaient des munitions.

"Quand les femmes et les enfants font la guerre, c'est une guerre qui ne finit qu'avec le dernier soldat. Aux Jeannes Hachettes ignorées qui combattent en ce moment avec les Boers, va l'hommage de tous ceux que le spectacle d'un peuple luttant jusqu'à la mort pour son indépendance, est capable d'émouvoir. La Grèce et Miltiade, la Suisse et Guillaume Tell, la France et Jeanne d'Arc ; voilà de grands exemples dans le passé. L'histoire y ajoutera celui du Transvaal et des femmes Boers."

Par tout ce que je viens de vous dire, vous comprenez qu'il est de notre dignité d'épouse et de mère, de porter au front l'empreinte d'une pensée sérieuse. Nous devons nous appliquer à méditer la scène de la vie : nous, qui frayons le chemin et avons charge d'âmes.

Mesdames, la prévoyance doit être une vertu maternelle par excellence, et malgré notre jeunesse, il serait sage de nous souvenir que l'heure est brève, et l'instant n'est pas aussi éloigné que nous le supposons où il nous faudra user de notre petit savoir et de l'expérience acquise dans les événements de notre existence qui auront tour à tour illuminé ou heurté notre cœur, pour donner à nos fils, devenus hommes, les conseils salutaires dont une mère seule a le secret charmant, doux et puissant. Oui ! nous saurons bien les trouver, n'est-ce pas ? ces mots d'une tendresse enveloppante et communicative qui frappe l'âme ardente des jeunes,—impressions bienfaisantes que l'homme, courbé sous le poids des ans, aime encore à évoquer et à retrouver dans les horizons fuyants des souvenirs printaniers.

MME DONAT BRODEUR.

(*A suivre*)

On dirait vraiment qu'accepter une jolie petite femme, toute fraîche de cœur et d'esprit, ou se condamner pour le reste de ses jours à scier du bois, c'est la même chose !

GUSTAVE DROZ.

Plus de mouchoirs !

MESDAMES, préparons-nous à la résistance ! Cette fois, il s'agit d'une chose importante. C'est plus qu'un droit, c'est plus qu'une prérogative, c'est plus même qu'une faveur : c'est une élégance. On veut nous priver de ce coquet objet de toilette féminine qu'on appelle le mouchoir. Ce petit chiffon léger comme une aile et fin comme un pétale, on ne le verra donc plus désormais glissé dans l'échancrure de notre corsage ou attaché par une épingle d'or, pareil à un papillon captif, ou bien froissé dans nos mains en un moment de colère, ou parfois même enfoui dans notre manche, ne laissant passer qu'un bout de dentelle. Eh quoi ! plus de linon embaumé pour essuyer les beaux yeux qui pleurent ? plus de blanche batiste pour envoyer, de nos doigts émus, un lointain adieu à ceux qui nous quittent ? plus de mouchoir marqué d'un chiffre évocateur et pénétré d'un parfum aimé, que les belles adorées pourront abandonner, par miséricorde, aux mains des amoureux ravis ?. .

Ah ! que de place tenait dans la vie des femmes ce petit carré de linge, grand à peine comme un lis épanoui ! Et c'est cela qu'on veut que nous abandonnions ?... Et pourquoi, s'il vous plaît, cet ostracisme ?

Hélas ! le tyran du siècle a parlé, le tyran anonyme de notre vie quotidienne, celui qui nous traque jusque dans notre plus secret asile : le microbe !

Il paraît que ce maître agaçant se complaît dans nos mouchoirs, et les comités d'hygiène sont impitoyables.

Voyons, messieurs les hygiénistes, n'allez-vous pas nous laisser en paix ? Vous avez bouleversé nos vieilles habitudes ; et maintenant voici que vous attaquez notre toilette ? Oui, je le sais bien, ce n'est qu'un tout petit morceau de batiste pour commencer ; mais pourquoi s'arrêter après cette victoire ? Nos vêtements sont antihygiéniques, nos fourrures sont malsaines : alors, vous nous habillerez de caoutchouc ou de linoléum. Que dis-je, nos vêtements ? nos maisons sont infestées ; qu'on les rase ! Les villes sont contaminées ; qu'on les démolisse ! les forêts sont pleines d'insectes pernicieux : qu'on les brûle ! Les fleuves roulent des germes morbides : qu'on les dessèche ! Et qu'enfin, puisque la terre toute entière n'est qu'un foyer de maladies, qu'on supprime la terre, pour la conservation de l'humanité...

...En attendant, mesdames, gardons nos mouchoirs, bordés de dentelles.

HENRIETTE.

Le Roman d'une Mouche

"Oh, ce n'est qu'une mouche qui volette en l'air !"

OUI, ce n'est qu'une mouche, mais pour un romanesque, un sentimental même, que de choses me dit cet être ailé, qui, soudain se réveille et sort de son long sommeil léthargique.

Cette mouche, en effet, depuis longtemps, avait chez moi élu domicile. Elle avait, j'en étais sûr, tout l'hiver, vécu prisonnière dans quelque pli de la tapisserie ou dans un recoin du plafond de ma chambrette d'étudiant, —littérateur et poète à ses heures. Et voilà qu'aux premiers beaux jours ensoleillés, prenant espoir et vie, elle sentait l'irrésistible besoin d'aller respirer l'air embaumé du printemps, de s'envoler vers de nouveaux horizons, de se griser de lumière et d'espace. La pauvre exilée, je le conçois, avait mille raisons de partir. N'en avait-elle pas assez de ce nid d'artiste, où, pendant la froide saison elle s'était tenue blottie sans pouvoir en sortir ? Ces chers artistes ! âmes d'élite, natures prévilégiées, ces êtres pétris de contradictions, qui peuvent tout et ne peuvent rien, qui sont tantôt graves ou riants, tantôt mornes ou pensifs, qu'un léger contre-temps abat, qu'un sourire fait revivre....

Lorsque dame mouche, eut ainsi bourdonné, chantant sa joie de renaître, elle se dit sans doute : Je vais voir si rien n'est changé, si tout est bien en place, comme au premier jour de mon sommeil. Alors commença une véritable inspection, un "voyage autour de ma chambre." Elle vint d'abord se poser sur mon pupitre, sur la couverture de mes livres préférés, classiques ou modernes ; sans plus de cérémonie, elle se faufila à travers un fouillis de paperasses noircies d'encre, de vraies pattes de mouches, dont la curieuse avait l'air de sucer le sens intime, et même de lire entre les lignes. Des choses intellectuelles, la voyageuse en chambre passa ensuite de meubles en meubles, et eut l'air de se rappeler mille incidents : joies, espérances, désillusions, cortège habituel de tout homme sur terre. Car n'est-il pas vrai, qu'à tout ce qui nous entoure, nous prêtons l'être, la pensée, c'est-à-dire qu'à force de les regarder, ces objets prennent une part de notre "moi," et forment ce que nous sommes convenus d'appeler notre intérieur.

Illusion d'optique, erreur psychologique, me diront les sceptiques. Toujours est-il, que, par ce phénomène de transmission d'âmes, cette mouche qui volette en l'air, emportera mon idée, c'est-à-dire toute une saison de travail et de rêveries, sous son aile transparente.

Puis, devant sa persistante intention, bourdonnée des heures à la fenêtre de ma chambrette, je lui donnai cette liberté ensoleillée vers laquelle aspirait son instinct de mouche poétique.

D'abord, soit regret de partir, soit frayeur de l'horizon immense, la déserteuse, resta comme figée à la vitre : mais son éblouissement fut de courte durée ; reprenant ses sens, elle s'envola vers le grand monde éthéré, l'espace infini, cette fois, pour ne plus revenir jamais.

Puisse-t-elle ne jamais révéler aux autres mouches, ses bourdonnantes compagnes, tout ce qu'elle a vu et entendu, en cette saison hivernale, observatrice involontaire des faits et gestes d'un vieux casanier en rupture "du monde où l'on s'ennuie." Les mouches apprivoisées, dit-on, sont discrètes, et, sachant garder un secret, au Paradis des Mouches, obtiennent leur récompense.

J. LESAGE.

15 mai, 1902.

Au bal.

Un danseur invite une jeune veuve qui fait sa rentrée dans le monde :

—Madame, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder un tour de valse?

—Volontiers, monsieur, mais très lentement ; mon deuil est si récent...

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XVII

Château de Rauchenstein, avril.

COMME ces oiseaux chantent ! Notre vieux docteur, auquel du reste je n'ai jamais affaire, aime à produire ses petits jeux de mots, et à dire, d'une mine solennelle ; — "Il y avait aujourd'hui une bataille terrible dans le jardin." — Tout le monde est effaré, et il s'agit simplement des rossignols. Quand il veut tâter le pouls aux dames, il leur dit : — Oserais-je solliciter l'honneur de votre main ? — Cela fait le bonheur de nos vieilles demoiselles.

Quand mon grand oncle Berthold saura que vous portez des chapeaux mous, il sera hors de lui. Avec cela, une grande barbe, et "l'affreux démocrate" est complet. Que vais-je apprendre après celà ? Cette idée me fait frémir !

J'ai lu à mon père votre beau livre ; il m'a dit, les larmes aux yeux ; — "Dieu soit loué qu'à notre époque, il se trouve encore des hommes pour penser et écrire ainsi !" — "C'est ce que je lui ai dit." — "Tu lui écris donc toujours ?" — Oui, père, puisque je reçois des réponses à mes lettres. — "Mais, mon enfant ! tu n'a pas le droit d'accaparer le temps d'un homme semblable. Une petite folle comme toi !" — "Il dit que cela lui fait plaisir." — J'en doute un peu. — "Mais, père, puisqu'il le dit !"

Mon père a ri. Je crois tout ce qu'on me dit ; sans cela, on ne saurait jamais à quoi s'en tenir. Vous ne pouvez dire autre chose que la vérité, n'est-ce pas ? Un grand esprit comme le vôtre, mentir ! Dites que vous ne le ferez jamais avec moi ! J'aimerais mieux ne plus recevoir une seule lettre !

Votre

ULRIQUE.

XVIII

Greifswald, 23 avril.

Mon auguste amie !

Vous aimeriez mieux ne plus recevoir une seule lettre ? Cela veut-il dire que jusqu'ici vous les receviez avec plaisir, ou que vous y tenez assez peu pour mettre à leur place un de ces "principes", contre lesquels vous vous débattiez récemment si fort. Je peux, du reste, vous tranquilliser. Depuis que j'ai vu que tout le monde mentait, je ne trouve plus à cela rien de plaisant ; dès mon enfance, je n'aimais pas à agir comme tout le monde. C'est par ironie que je suis devenu "un démocrate" à chapeau mou et à grande barbe. Votre père a raison ; je devrais m'occuper d'autre chose que de prêcher un jeune Télémaque, qui d'ailleurs veut jouer avec moi au Mentor, et, en outre, redevient sans cesse tout à fait "féminin." Je ne veux en rien avoir à la princesse Ulrique; sachez-le bien une fois pour toutes ! Si vous sortez encore de votre rôle, ce sera fini entre nous ! Je me permets de vous faire observer, par parenthèse, que nous autres plébéiens, nous ne trouvons pas poli d'écrire aux gens, sans s'adresser à eux par une appellation quelconque. Peut-être avez-vous oublié mon prénom ? Je m'appelle *Bruno*, un nom de roman, mais chez nous, en Poméranie, de simples mortels s'intitulent ainsi. "Cher Bruno", ferait un fort joli effet sur votre beau papier. Si *Bruno* ne vous plaît pas, mon second nom est "*Conrad.*" Il a cet avantage que personne ne m'a jamais appelé comme cela. Choisissez !

Avez-vous remarqué, au timbre de la poste, que je suis de retour dans mon trou ? Qui sait s'il ne serait pas devenu mon tombeau, si, grâce à une lettre de Pâques, la terre ne m'avait reconquis ? J'ai eu assez d'idées noires tous les jours précédents !

Le 14, le jour même ou je vous ai écrit brièvement de Berlin, j'entreprenais un petit voyage professionnel, à la recherche d'un manuscrit ; je vous confie cela sous le sceau du secret. Comme je vous ai déjà fait allusion à ma folie, sur quoi vous m'avez encore répondu en vraie femme,— (vous n'avez donc pas d'imagination, mon camarade !)—je puis vous avouer que je voulais, par la même occasion, en voir de mes yeux l'objet. Ma princesse, comme toutes celles des contes, gardées par des géants et des dragons, habite un château à la pointe d'un roc. La chose était donc difficile.

Si jamais vous vous trouvez en pareille situation, mon Télémaque, et si votre imagination n'a pas d'ici là vu pousser sa dernière dent de sagesse, adressez-vous à moi avec confiance. Dans ces occasions, j'ai du bonheur. Là-dessus, écoutez-moi !

J'étais arrivé à la grande ville de W*** ; j'avais refait ma toilette de façon à me rendre présentable, et repris ma place sur cet instrument de torture, qu'on nomme les banquettes d'un wagon, lorsqu'au moment où le train allait partir, un homme au teint blème se précipite — Conducteur, pour R*** ? — C'était là que se trouvait mon château enchanté. Le train se met en mouvement ; mais comme j'étais près d'une glace baissée, j'entends, j'ouvre vite la portière, et le retardataire s'élance. Naturellement, en cinq minutes, j'apprends qu'il est accordeur de son métier et qu'on l'appelle au château pour accorder tous les instruments avant la fête.

Dans les cinq minutes suivantes, je lui persuade (je vous ai déjà parlé de mon éloquence) de m'emmener avec lui comme assistant. —

"Quand vous direz que vous êtes obligé de repartir par le train suivant, on ne s'étonnera pas que vous ayez amené un aide. J'ai envie de voir l'intérieur du château, j'en connais l'extérieur et aussi la famille princière, par ouï dire."

Je me répands en louanges pompeuses sur cette noble famille. Lui n'en savait pas si long ; il était "démocrate" jusqu'au fond de l'âme, une âme d'ailleurs assez mesquine, car la récompense en écus sonnants promise par moi, fut tout ce qu'il trouva d'intéressant dans cette affaire. Mais cela m'importait peu.

Quand nous descendîmes de wagon, il me regarda une seule fois, d'un air soucieux, et dit en secouant la tête, que je ne ressemblais pas à un accordeur de pianos.

Vous rappelez-vous qu'il pleuvait, le mercredi d'avant Pâques? On distinguait à peine les belles rives du fleuve; la seule voiture que je trouvai au chemin de fer avait d'ailleurs de si petites glaces, outre que j'étais un peu distrait ou agité.... bref, je ne vis rien le long de la route avant d'entrer dans le grand vestibule tout en boiseries. Un domestique s'étonna de ce que nous faisions attendre la voiture, et, j'y songeai ensuite, c'était un peu singulier pour des accordeurs. L'intendant nous conduisit au salon et laissa un valet nous surveiller. Je ne pus regarder beaucoup autour de moi, mais en sortant, je trouvai moyen de demander si le piano de la jeune princesse n'avait pas aussi besoin d'être accordé. Jugez de mon bonheur! La jeune princesse avait précisément un piano dans son petit salon, et le domestique m'y conduisit. Je restai une demi-heure dans l'appartement de l'adorée. Malheureusement, le brave domestique ne me quitta pas des yeux, pendant que je posais les différentes parties de l'instrument sur toutes les tables, une manière de parcourir la pièce. Imaginez-vous, Ulric que j'y ai vu un volume de Dante tout ouvert, et aperçu trois tercets traduits en allemand, d'un chère et élégante écriture, fortement raturés, ce qui est très bon signe. Le vigilant laquais m'empêcha de lire; n'est-ce pas, Ulric, ce doit être un passage de l'*Enfer*? Jusqu'ici, vous comprenez ma conduite; au besoin, vous en auriez fait autant, mais j'arrive à mon grand coup.

Je voulais voir mieux que l'appartement; mes aspirations s'élevaient jusqu'à sa maîtresse. Comment l'y attirer? Je savais par hasard que de onze heures à midi, elle donnait, dans la salle à manger, des leçons à des enfants pauvres. Je jouai à grand fracas l'ouverture du Tannhauser; c'est difficile, mais je suis un grand musicien. La ruse réussit; elle parut, ou plutôt elle se précipita comme un ouragan, faisant encore plus de tapage que moi. Je m'interrompis ausssitôt et me levai. Je la dominais de toute la tête... Quelle désillusion, lorsqu'elle vit, à l'instrument démonté, qu'il s'agissait d'un accordeur! Je le lus sur ses traits, si joyeusement épanouis, quand elle était entrée. Cependant elle dit: — "Vous jouez très bien!" — Je m'inclinai en silence.

Vous ignorez peut-être, Ulric, ce qu'éprouve un "démocrate socialiste" lorsqu'il entend pour la première fois une parole de la bouche... Je veux dire quand une fille de prince condescend à louer son jeu! Je conservai admirablement mon calme, si on tient compte de cette circonstance qu'elle a une voix unique au monde! J'ai une organisation très musicale, mais ce n'est pas seulement le charme de cette voix; il pourrait n'être qu'un effet purement physique, c'est l'âme qu'on y sent vibrer! Il y a de quoi rendre sentimental! "Votre Altesse (il s'agit d'une Altesse) ordonne-t-elle que je continue de jouer?— Oui, je vous prie, cela me fait grand plaisir! — Cette fois, le son de la voix avait quelque chose d'artificiel. Que voulez-vous Ulric! elle est princesse et elle est femme! Je jouai une suite de Bach, une des anglaises, qui n'eut pas son entière approbation. (Elle n'a que dix-neuf ans, dois-je ajouter).—"Jouez plutôt une chanson populaire," me dit-elle. Mais la cloche du déjeûner sonna et elle se précipita de nouveau hors de la pièce, non sans m'avoir dit — "Mille fois merci!" La politesse est la vertu des grands. Je m'en allai attendre alors devant la grande porte, sous la pluie, abandonnant toute besogne musicale à mon blond compagnon. Le concierge prit compassion de moi, en me voyant ainsi immobile, recevoir passivement l'averse; il supposa sans doute que j'avai subi un choc violent, de nature à paralyser mes sensations, et n'osa pas néanmoins m'offrir l'abri de sa loge. Finalement, il me prédit comme consolation, que nous aurions de belles fêtes de Pâques. Je ne puis dire que cette prophétie se soit réalisée pour moi. Ma ménagère s'est fort étonnée de me voir revenir avant le commencement du semestre, ce qui ne m'était encore jamais arrivé; elle l'a attribué à mon pied malade. Peut-être a-t-elle raison!

Je trouve fort belle l'histoire de votre grand tante et du marquis. Ce marquis était certainement un caractère frondeur; seuls, nous autres frondeurs, nous avons des sentiments loyaux et profonds.

Voulez-vous raconter à votre père que le professeur, auquel vous accordez quelquefois la faveur d'une lettre, ira lui aussi au festival de Cologne! Vous pourrez ajouter qu'il n'appartient très positivement pas à la catégorie des importuns. Si vous le désirez — seulement dans ce cas — j'aurai l'honneur de me faire présenter.

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, Ulric; il faut conclure! Vous croyez que je me sens malheureux, parce que je suis libre et que je n'aime personne? Mais j'aime l'humanité plus que vous pouvez le concevoir, car vous ignorez ses fautes et ses misères. Les malheurs mérités sont tout aussi durs que ceux qui ne le sont pas.

Pardonnez-moi, petit soleil; continuez à graviter dans votre sphère et ne me suivez pas "dans le sombre empire".

Votre ami le plus dévoué,

BRUNO.

XIX

Château de Rauchenstein, 28 avril

Très honoré Professeur,

Si jamais dans votre vie, vous aviez éprouvé ce que signifie le mot "désillusion", vous auriez hésité à me l'enseigner, car vous sauriez que c'est un sentiment très amer. Je ne sais ce que je dois dire de votre franchise par écrit, après votre mensonge en action. Pourquoi m'avoir raconté votre tour d'étudiant? Sont-ce des remords de conscience qui vous y ont décidé? Ne pouviez-vous supporter l'idée que je rentrerais dans le sanctuaire de ma chambrette, sans savoir qu'il avait été profané? J'ai caché mon Dante au plus profond d'une armoire, déchiré en mille morceaux et jeté aux quatre vents la traduction. Si j'avais voulu qu'on en sût quelque chose, je vous l'aurais écrit. Je ne me rappelle ni l'accordeur ni sa musique. Je n'ai probablement pas regardé un individu inconnu, et mes oreilles étaient tout occupées de la cloche du déjeûner.

C'est autrement, tout autrement, que je m'étais peint notre première rencontre. Je me serais précipitée vers vous, les deux mains tendues, comme vers un ami de longue date, un homme qui m'a ouvert un monde de beauté et de grandeur.

(*A suivre.*)

Frivole ?

SAVEZ-VOUS comment il se fait que, aujourd'hui, 26 juillet 1902, il soit l'époux, moi son épousée, cela depuis une année tout au près ?

Voici :.... Mais, n'allez pas, s'il vous plaît, n'allez pas me demander combien de fois à l'ombre des ormeaux il m'aura juré fidélité ; ce serait, voyez-vous me plonger dans une confusion profonde, attendu que ce monsieur n'a jamais juré.... pas même fidélité. Tendrement, il aura conté fleurette un soir que la pâle déesse ?... En dépit du globe céleste tout entier, on ne l'a jamais surpris en délit de fleuretter. — La marguerite alors ? —De sa vie, n'a consulté que le code ; sur le sable mouvant de la plage n'a point tracé de nom, et les échos mystérieux n'ont pu redire aux vallons indiscrets l'impondérabilité de son amour.

Avec ma mère, une sœur et un frère, j'habitais à la campagne, un joli cottage où grimpaient gaiement le lierre et la clématite. C'était dans la belle saison, l'endroit préféré des amis de la ville, qui, dès la première huitaine de juillet, toujours se retrouvaient au grand complet.

Je venais de quitter le pensionnat, et, à dix-sept ans, heureuse, je reprenais ma place au foyer. Déjà, nos hôtes s'y trouvaient réunis et avec tous ces visages familiers, j'eus plaisir à échanger des salutations les plus amicales.

M. Charles D., qui l'an dernier encore condamnait ma frivolité et mon rire inextinguible, voulut bien passer quelques instants avec moi, et s'enquérir gravement de ma santé.

Le lendemain, pique-nique : et par un merveilleux soleil, nous nous dispersions dans la vallée, par deux, par quatre, chacun au gré de sa fantaisie. Ma sœur et moi, avec quelques amis et le "cavaliere servente" de mon aînée, M. Charles D., nous nous dirigeâmes vers une touffe de roses sauvages dont le parfum avait trahi la présence. M. D. voulut le premier franchir le ruisseau qui nous en séparait, lorsque, par le hasard le plus grotesque comme aussi le plus malheureux, le vêtement inexprimable entre tous voulut faire le malin, et, crac ! à l'arrière-plan, le sort désunit ce qu'avait uni un jour un chevalier de l'aiguille quelconque. Une pluie, hélas ! non, une grêle de rires tomba dru sur la tête du pauvre ; les dames s'abritèrent dans leurs mouchoirs tandis que, tout d'un coup, comme une flèche, la malheureux fendit l'air dans la direction du logis.

A notre retour, six heures, la victime clouée dans sa chambre, attendait l'arrivée de sa malle retardataire pour réparer du sort l'irréparable outrage.

Prise de pitié, je frappai à sa porte. On entrebailla timidement.

—Donnez-la moi, lui dis-je, je vais repriser. Après une seconde d'hésitation, une main nerveuse laissa tomber un paquet et, après dix minutes de travail, frappant encore une fois j'allais déposer sur un guéridon près de la porte le fatal vêtement lorsqu'une main saisit la mienne. "Pour l'amour de moi," fit une voix à l'intérieur, alors qu'une émeraude à mille feux glissait dans mon doigt. Surprise, je courus à ma chambre et rouge comme une pivoine, bien bas, bien bas, comme un écho sympathique, je murmurai : "Pour l'amour de vous...."

Et voilà comment il se fait que aujourd'hui 26 juillet 1902, il soit l'époux, moi son épousée, cela depuis une année tout au près.

MARICHETTE.

Le Trac au Théatre

TALMA, avant d'entrer en scène, avait un si grand trac qu'il tremblait de tous ses membres ; il ne fallait pas que quiconque lui adressât la parole ; il ne répondait pas, se tenant appuyé contre un portant de coulisse, récitant pour lui seul les premiers vers de son rôle.

Adrienne Lecouvreur entrait au dernier moment en scène, par un suprême effort ; mais souvent, après le premier acte, elle s'évanouissait dans sa loge, et l'on était forcé d'attendre qu'elle fût remise avant de frapper les trois coups pour le second acte.

Le grand Lekain, quand il devait jouer un rôle pour la première fois, était indisposé trois ou quatre jours avant la première représentation ; il s'enfermait chez lui, ne recevant personne.

Molière, quand il créait une de ses comédies devant le roi et la cour, était généralement si ému qu'on ne comprenait pas ce qu'il disait pendant les premières scènes. Peu à peu, il prenait courage, et, devant son succès, oubliait sa peur et redevenait vaillant à partir du second acte.

Rachel fut une traqueuse, mais à force de volonté elle triomphait de la peur ; seulement il était bien rare que le lendemain d'une première, elle ne s'alitât pas, brisée par l'effort qu'elle avait fait la veille.

Fréderick Lemaître prétendait ne pas avoir le trac. Il se vantait, car son émotion était si grande que quelquefois il manquait de mémoire.

Melingue, le soir d'une première, s'enfermait dans sa loge à partir de trois heures de l'après-midi, se récitant son rôle, se regardant dans une grande glace, étudiant ses gestes et ses jeux de physionomie.... Quand il entendait sonner le troisième coup, il demandait un verre d'eau avec un peu de cognac, qu'il buvait d'un seul trait, et disait, se forçant à rire, à son habilleur :

—Allons-y, mon vieux ! à la grâce de Dieu ! Si je suis sifflé, ce ne sera pas de ma faute !

Laferrière, l'éternel jeune premier, était bien aussi un vrai traqueur ; il parlait si vite pendant les premières scènes que quelquefois on ne comprenait pas ce qu'il disait. Mais quand il sentait que le public s'impatientait, alors il retrouvait toute son énergie et avait de beaux élans qu'il ne retrouvait plus aux autres représentations.

Déjazet avait un trac si grand que quelquefois, au moment où l'on annonçait le lever du rideau, elle demandait quelques minutes de grâce. Ce n'est que lorsqu'elle entendait le public frapper des pieds qu'elle disait au régisseur : "Vous pouvez commencer." Mais quand elle chantait son premier couplet, sa voix tremblait, et souvent elle était forcée de trouver un prétexte pour s'asseoir, de peur de tomber.

Les anciens artistes comme les nouveaux ont toujours eu le trac les soirs de premières. C'est pourquoi on devrait se montrer indulgent avec eux —ils sont souvent à plaindre.

Ce qui est curieux, c'est que la maladie du trac augmente avec la réputation.

Il est rare que les débutants aient peur, et ce sont les vétérans qui sont les plus paralysés par le trac.

Ceci est facile à comprendre : plus l'artiste a de réputation, plus il risque d'être critiqué

Chez Sarah Bernhardt les dents se serrent violemment, par une sorte de contraction inconsciente ; les mots ne sortent plus de la bouche que martelés avec une sonorité âpre.

Baron, lui, deux jours avant une première, est forcé de ne se nourrir qu'avec du bouillon ; Mlle Marie Lecomte, est si troublée qu'elle croit toujours qu'elle va perdre la mémoire ; et tant d'autres...

A. LEMONNIER.

Amour ! Amour !

UNE jeune femme s'est présentée, la semaine dernière, à la clinique de l'hôpital Notre-Dame, en se plaignant d'être devenue subitement sourde.

Le docteur en charge — à quoi bon vous dire son nom puisqu'il n'y a pas de cure merveilleuse à vanter— interrogea longuement la jolie patiente. Car, elle était jolie, la malheureuse, et tout le monde sait qu'une jolie femme sourde est cent fois plus à plaindre qu'une laide femme qui le serait — sourde aussi.

Donc, le sympathique spécialiste interrogeait la jolie sourde, qui l'était bien puisqu'on entendait crier le médecin du troisième étage. Était-héréditaire ? était-ce un courant d'air ? l'humidité ? enfin, quoi ? A toutes les questions la jolie sourde répondait négativement, mais en rougissant de plus en plus fort.

Après maintes sollicitations, elle finit par avouer que son *cavalier*, de retour de voyage, l'avait fortement embrassé à l'oreille, et que depuis lors, elle n'entendait plus rien.

Et en effet, après avoir examiné l'oreille, le docteur constata la rupture du tympan et une forte inflammation des organes.

Vous le voyez : l'amour ne rend pas seulement aveugle, il peut aussi rendre sourd. O, amour, amour !

E. E. M.

EN GLANANT

L'idole de l'Orissa

La reine Victoria fut de son vivant, aimée et vénérée à Londres, mais elle fut adorée comme une idole dans l'Orissa.

Depuis 1883, une tribu de cette contrée, l'a choisie comme déesse et lui rend un culte public.

Même aventure, il est vrai, était arrivée à un de ces sujets, le général John Nickolson qui, sans doute, afin de prouver sa toute puissance, n'imagina rien de mieux que de faire fouetter ses adorateurs.

La reine Victoria se montra une divinité plus clémente et plus douce en laissant toujours vivre tranquille la tribu qui l'adorait, et dont elle ignorait peut-être, d'ailleurs, l'adoration.

***

Un mot d'enfant

On se répète, à Londres, un joli mot du prince Edouard, le fils aîné—six ans !—du prince de Galles. Il y a quelques jours, le jeune prince reçut en présent une magnifique Histoire d'Angleterre, illustrée par les meilleurs artistes. En feuilletant le volume, Édouard tomba sur une eau-forte qui représentait l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Curieux, l'enfant demanda une explication et un chambellan se mit en devoir de lui raconter la vie du malheureux Stuart.

Le prince écouta l'histoire jusqu'au bout. Et le récit de la fin tragique de Charles lui arracha cette réflexion originale : "Voyez-vous, moi, ça ne me sourit pas du tout. Je ne veux pas être roi ; je demanderai à papa de me faire médecin ! "

***

Une vraie journaliste

Parmi les journalistes de New-York, une femme, Mme Charlotte Wharton, se distingue par son souci de la vérité poussé jusqu'à l'extrême. Tous ses articles—articles d'un reportage hardi —sont vécus.

Successivement Mme Charlotte Wharton s'est faite scaphandrière, aéronaute et dompteuse.

Elle a plongé dans les mers à une profondeur de cinquante pieds, et elle a été enchantée de cette petite excursion sous-marine. Elle est montée en ballon, le vent projeta la nacelle contre un mur, et elle n'eut qu'une épaule démise — ce qu'elle considéra comme une grande chance.

Enfin, entrée en costume turc dans une cage contenant plusieurs lions, Mme Wharton en sortit saine et sauve.

Il faut avouer que peu de journalistes masculins sauraient montrer autant d'intrépidité et surtout conserver autant de bonne humeur que cette "reporteresse."

***

Les petits pois des Pharaons

On sait déjà, des expériences concluantes ayant été faites, que des grains de blé, datant de l'époque des Pharaons et trouvés dans des sarcophages, peuvent parfaitement pousser après avoir été semés dans la terre. Or, il paraît que les petits pois—dont l'origine remonte aussi à la plus haute antiquité—jouissent de cette même faculté.

Un horticulteur de l'île de Bute, M. Stewart a, à l'heure actuelle dans son jardin, des petits pois en fleurs dont les graines étaient vieilles de treize siècles.

Un ami de M. Stewart, au cours d'un voyage qu'il fit l'an dernier en Egypte, avait recueilli une poignée de graines trouvées dans le sarcophage d'un Pharaon ; de retour en Écosse, il fit cadeau de quelques-unes de ces graines à M. Stewart, qui eut la curiosité bien naturelle de semer avec soin, dans un terrain préparé, ces graines séculaires. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de les voir bientôt germer, puis pousser vigoureusement jusqu'à une hauteur d'environ six pieds ! Détail particulier, au lieu d'être blanche, la fleur est rouge avec une mince bordure jaune. Les cosses ont en moyenne 6 à 8 centimètres de long sur 2 de large. Quant aux pois eux-mêmes, ils sont un peu plus gros et sensiblement plus sucrés. Oh !

Ce qui prouverait que les nôtres ont dégénéré. Tout dégénère !

Les femme nous gouvernent ; tâchons de les rendre parfaites ; plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes.

SHERIDAN.

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

Causerie

J'ÉTAIS en ville l'autre jour, attendant avec beaucoup d'autres un tramway de la rue Saint-Denis qui tardait à paraître. L'aspect du ciel faisait présager un orage et chacun interrogeait anxieusement les nuages qui passaient et repassaient menaçants sur nos têtes. Le bienheureux char parut enfin et chacun de se précipiter "en avant" selon l'avis du conducteur qui s'échinait à nous le conseiller.

Quelques-uns—des favoris du sort, ceux-là—parvinrent à se placer. Pour ma part, j'avisai un banc où se trouvaient deux petits garçons d'une dizaine d'années. J'y montai et me tins debout tout en surveillant de l'œil mes petits voisins qui parurent se consulter du regard afin de savoir ce qu'ils devaient faire. Celui de droite poussa l'autre du coude en me désignant d'un geste furtif, son compagnon fit de même, et ce fut ainsi pendant quelques minutes. A ce moment de lutte dans les sentiments de mes jeunes héros, un monsieur assis sur un banc en avant de moi, se leva pour céder la place à une dame qui venait d'entrer. Ce fait parut donner plus de hardiesse à mes petits voisins dont le plus jeune, portant la main à sa casquette, me pria gentiment de prendre son siège.

Je me promis de vous raconter ce trait, jeunes amis, afin qu'il vous serve d'exemple. On s'imagine trop aisément à votre âge que ces marques d'égard ne sont pas obligatoires, quand c'est précisément dans votre jeunesse que vous devez commencer à les exercer ; vous grandirez avec ces habitudes de gentilhomme qui deviendront pour vous si facilement agréables. Il en est de ça comme de tout autre chose : le plus difficile est de s'y mettre. Ce n'est pas seulement à mes petits neveux que ces avis s'adressent, je veux aussi que mes petites nièces en fassent leur profit, car il m'a toujours fait mal au cœur de voir dans les tramways, de pauvres femmes avec des bébés dans les bras, obligées de se tenir debout en face de jeunes demoiselles commodément assises. Elles ne songeaient même pas à offrir leur siège, ah ! mais non, ces fillettes sont, je suppose, si fatiguées de leur journée !......

Je suis bien sûre, par exemple, qu'il ne se trouvait pas là une seule nièce de Tante Ninette, certainement non, pour ça j'en mettrais ma main dans le feu. Si je vous dis ces choses, c'est pour que vous le disiez à celles de vos connaissances qui, n'ayant pas l'avantage de faire partie de ma grande famille, pourraient s'oublier sur ce point.

***

Afin de donner plus de temps à mes correspondants, je ne publierai que la prochaine fois les réponses à la question que je leur ai posée : *S'il vous était donné de posséder la puissance pendant un jour ou deux, comment l'exerceriez-vous ?*

Thérèse Surveyer, Montréal, *Jeannette Méthot*, Arthabaskaville, ont envoyé leurs réponses aux solutions trop tard. Je ne leur en tiens pas moins compte et j'ai inscrit leurs noms dans mon grand livre.

TANTE NINETTE.

Correspondance

Ahuntsic, Villa Florence, P. Q.

Germaine et Madeleine Sauvalle envoient par l'entremise du JOURNAL DE FRANÇOISE leur plus affectueux souvenir à leur grande amie Christine de Linden ; elles ont lu avec le plus vif intérêt son récit de voyage dans le "coin de Tante Ninette" et seront charmées de la lire encore. Ses petites amies du Canada pensent souvent à elle et seraient ravies d'avoir quelquefois de ses nouvelles.

LES JEUX D'ESPRIT

Question drôlatique

Quels sont les ouvriers qui ne sont jamais vieux ?

Histoire de France

(Pour mes jeunes savants de 14 à 10 ans.)

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles ?

—Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et du devoir.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade No. 7

Réponse : Littérature.

Ont répondu : Comtesse Isaure, Fanny Maurault, Montréal ; Œillet rouge, Rose blanche, de Berthier ; Alice, Saint-Jérôme ; Adrienne, Trois-Rivières ; Julie, Rivière-du-Loup ; Loulou, Rimouski ; Edouard, Matane; Lolotte, Malbaie; Fleurette, Petite sœur de Fleurette, St-Jérôme ; M.-ant. Gosselin.

Les deux œufs durs

(*Suite*)

ON pense bien que John Crabe n'avait pas attendu l'ouverture des boîtes de *Corned Beef* pour filer—après avoir touché à la caisse royale ce qui lui était dû. C'était un vrai commerçant. A tous ces petits jeux, sa fortune s'arrondissait sensiblement. Lui était toujours maigre, actif et agile. Son poil roux s'était seulement parsemé çà et là de taches blanches et son nez, à passer par tant de soleils, avait pris la teinte violacée d'une aubergine bonne à manger. Mais un nez, même Anglais, n'étant pas un objet de commerce, John Crabe ne s'inquiétait guère du déchet subi par le sien. Il poursuivait sa brillante carrière à travers le monde avec le même flegme impassible, et son nom était avantageusement connu sur toutes les places et dans toutes les banques comme celui d'un homme d'une inflexible probité commerciale. "Paie ce que tu dois et trompe tes clients tant que tu peux," était sa devise, et il y conformait étroitement sa conduite. Croirait-on que depuis cinq ans qu'il courait la terre, il n'avait pas oublié les deux œufs durs qu'il avait mangés sans les payer à la gare de Paris ? Il leur avait ouvert un compte spécial sur l'un de ses carnets qui le quittait jamais, et il avait fait fructifier en conscience, la somme de 80 centimes qu'il devait bien malgré lui au patron du buffet, l'honorable M. Garangeot.

Enfin, John Crabe, fidèle aux engagements qu'il avait pris envers lui-même, se décida à rentrer en Europe. Sa dernière opération—création d'une société philanthropique et humanitaire pour l'extraction sans douleur des dents d'éléphants—s'était soldée par un bénéfice considérable, et il revenait, conscience légère et bourse lourde dans son pays natal. Naturellement il passa par Paris. Il avait là une dette qu'il avait promis d'éteindre à son retour, et, en affaires, John Crabe n'avait qu'une parole. Le patron aussi—ce dernier un peu vieilli par les soucis accablants de son mé-

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

tier. Garangeot était justement, quand John Crabe entra, dans un de ces moments de mauvaise humeur et d'énervement que connaissent les restaurateurs les plus distingués. Son âme endolorie portait le poids d'une douzaine de gigots qu'il avait imprudemment commandés, croyant à une affluence de clients qui ne s'étaient pas présentés.

Le boucher avait refusé de les reprendre et il y avait eu des paroles vives entre les deux compères. Garangeot, petit homme bilieux, dont le sang avait l'air sur toute sa face d'une sauce tournée, accueillit fort mal l'Anglais :

—*Mossieu*, dit-il, nous autres, Français, quand nous avons une dette, c'est sacré pour nous et nous n'attendons pas cinq ans pour la payer.

Mais John Crabe n'était pas venu là pour se répandre en paroles vaines ; il tira son carnet de sa poche et dit :

—Voici nos comptes : je vous dois 16 cents, prix des œufs durs avec, en plus, la somme que ces 16 cents restés dans mes mains et exploités par moi, ont produit. Cette somme se monte à $247.05. Soit $247.05 cents en monnaie et deux timbres de un sou chacun pour faire l'appoint. Veuillez vérifier.

On voit si John Crabe méritait sa réputation d'intègre et scrupuleux commerçant. Quel malheur que Karamoko XVII ne fût pas là ! Il eût à coup sûr rectifié ses opinions sur son compte. A l'énumération fantastique, faite par la parole froide et précise de l'Anglais, Garangeot avait d'abord été ébloui. Deux œufs durs payés $247.-05 cents, quel rêve ! De Bercy au Point-du-Jour, on en a jamais fait un pareil dans le monde de la gargotte parisienne. Si Garangeot eut été un franc et loyal compagnon, il eût serré la main de John Crabe et eût empoché son argent sans compter, mais c'était une nature basse et une âme aigrie par les réclamations des clients. Une idée infernale traversa son esprit, et il répondit en sifflant entre ses lèvres minces et serrées :

—Pardon, monsieur, pardon ! Nous ne sommes pas d'accord et vous me devez plus que cela.

—Oh ! fit l'Anglais, qui pourtant ne s'étonnait pas tous les jours.

—Vous m'avez donné votre compte, continua l'hôtelier, voici le mien : les deux œufs dont il est question, si vous ne les aviez pas mangés sans les payer, *mossieu*, sans les payer, m'auraient donné deux poulets — ci, à un dollar chaque, comme la volaille est hors de prix à Paris, $2.00.

Avec ces $2.00, j'aurais acheté un cent d'œufs à deux sous pièce, qui m'auraient l'un dans l'autre, en comptant des pertes inévitables — oh ! je suis raisonnable ! *mossieu* — donné 90 poulets à $5.00, soit $450.00. $450.00, c'est déjà un capital. Avec cette somme, j'aurais établi, ce que je rêve de faire depuis longtemps à la campagne, une lapinière où j'aurais élevé — mettons, pour être juste — un millier de lapins qui m'auraient mené, à la fin de ma première année d'exploitation à la somme de $1,000,00 au moins. Ce n'est pas à un Anglais comme vous que j'apprendrai l'art de se faire des rentes en élevant des lapins. Je dis donc $1,000.00, ah! nous sommes loin de vos calculs, *mossieu*, et nous n'en sommes encore qu'à la fin de la première année.

John Crabe écoutait, debout devant le comptoir sans qu'un pli de son visage bougeât, sans qu'on vit tressaillir un seul cil de ses paupières. Le petit Garangeot, encouragé par ce silence, continua :

—$1,000.00 liquides, *mossieu*, c'est le pied à l'étrier. J'aurais quitté ce petit restaurant où mon génie étouffe, et j'aurais fondé un restaurant-brasserie sur les grands boulevards. Les commencements auraient été difficiles, d'accord, mais je tiens qu'au bout de la troisième année tous mes frais d'installation auraient été couverts et que mes $1,000.00 auraient fait des petits que j'évalue modestement à $10,-400,00. Ce n'est pas trop, n'est-ce pas ? Bien entendu, je n'aurais pas laissé dormir cet argent, j'aurais acheté une bicoque sur le passage du métropolitain, j'aurais été exproprié et, comme le jury est bon prince, j'aurais touché pour ma maison $35,000.00 net.

(*A suivre*)

✻ VARIÉTÉS ✻

La Sublime Porte . . . . Depuis une époque très reculée, on a désigné en Orient sous le nom de " Porte " la résidence d'un roi. A Constantinople, on a ajouté l'épithète de " Sublime " au palais du sultan où se trouvèrent également logées, dès le commencement, les diverses administrations de l'empire De là l'expression de " Sublime Porte " pour désigner le gouvernement turc. Aujourd'hui que le sultan habite un autre palais (Yildix-Kiosque), on entend par "Sublime Porte " le gouvernement des ministres par opposition à la politique personnelle du sultan. Des évènements récents ont montré que la politique du Yildix-Kiosque et la politique de la "Sublime Porte" pouvaient n'être pas toujours d'accord.

Le Palais auquel on a donné le nom de Sublime Porte existe encore. L'une des entrées de ce palais consiste en une porte qui est d'aspect assez monumental : elle est flanquée de deux petites portes, qui ne semblent pas destinées à s'ouvrir souvent. Le tout est dominé par un fort laid auvent de plomb.

La Sublime Porte n'est ouverte qu'aux grandes solennités et le sultan seul a le droit de la franchir à cheval. Il ne l'utilise que pour *entrer* au palais. Lorsqu'il *sort* par là, c'est que la guerre est déclarée.

Le pain de Nelson. Pendant sa lutte contre la France, au début de ce siècle, l'Angleterre eut parfois à souffrir de la disette. Le blé manquait ; aussi le pain était-il hors de prix. Afin que les pauvres n'eussent pas à se plaindre de la privation de cet aliment si nécessaire, les grands seigneurs résolurent de donner eux-mêmes le bon exemple et de proscrire de leurs tables le pain, comme objet de luxe. Ils le remplacèrent par les légumes de la saison

Un jour l'amiral Nelson était invité à dîner chez lord Beckford, dans Grosvenor Square. Comme on ne servait pas de pain, le rude marin en réclama. Un domestique vint lui dire respectueusement à l'oreille, qu'à la table de lord Beckford on ne faisait point usage de cette denrée. Nelson n'était pas patient. Il se met en colère et demande son valet. Celui-ci s'étant approché, l'amiral tire un schelling de sa poche et lui ordonne d'aller lui acheter un petit pain. Comme tous les convives paraissaient choqués de ce manque de savoir-vivre, il ajouta : " Je me suis battu toute ma vie pour gagner mon pain ; il n'est pas juste que mes concitoyens m'en refusent."

Un pareil mot prouve assez que ce grand homme de guerre ne fut pas un grand homme.

~~~~~~~~

Le bonheur, a dit Théophile Gautier, est un pays dont nul ne connaît la géographie.
~~~~~~~~

Bloc-Notes

M. l'abbé Em. B. Gauvreau, curé de Beardsley, (Minn.) me permettra de reproduire ici quelques lignes, qu'on ne saurait lire sans émotion, de sa lettre, relativement à une célébration de la Saint-Jean-Baptiste, dans une petite ville de la république américaine :

"Pour la première fois que je suis aux Etats-Unis, écrit-il, j'ai célébré la Saint-Jean-Baptiste avec des Canadiens-français que j'ai découverts, l'année passée, autour de la ville de Benson, perdus qu'ils étaient parmi les Suédois, les Irlandais, mais non absorbés, car ils avaient conservé leurs belles coutumes, leur langue et leur foi.

"Il y a là soixante familles—va sans dire qu'elles n'ont pas de prêtre de leur nationalité, mais le jeune curé de Benson, Father Shea, fait tout en son pouvoir pour leur faire oublier ce malheur.

"A son invitation, je leur donnai la mission, l'année dernière, et sur sa demande, nous avons célébré dernièrement notre fête nationale. A cet effet, rien ne fut épargné : église décorée feuilles d'érable, statue de Saint-Jean dominant l'autel, drapeaux canadiens—œuvre des doigts de votre serviteur—flottant hauts et fiers. Messe solennelle en plain chant, par les vieux de l'endroit qui ne l'avaient pas chanté depuis leur départ du Canada, vingt-quatre ans passés.

"Je fis le sermon, et vraiment, il ne fut pas difficile d'être éloquent, en voyant l'émotion peinte sur toutes les figures, au souvenir de la patrie absente, en évoquant les riants rivages du plus beau des fleuves, où vivent et reposent tous ceux que nous aimons......

"Voilà un quart de siècle que ces Canadiens sont venus s'établir dans les riches campagnes que domine la jolie ville suédoise de Benson, et, je vous déclare qu'ils parlent leur langue avec plus de pureté que les Canadiens de chez vous ; je ne sais à quoi attribuer ce fait

"Ça me paraissait impossible, mais c'était vrai.

"Pique-nique dans les bois, dîner canadien, danses et chansons. Les maisons de commerce avaient fermé leurs portes en l'honneur des Canadiens-français.

"J'avais apporté de chez moi une relique de Sainte-Anne qu'on fit vénérer après la messe. Puis, dans le cas où les braves Canadiens me demanderaient un second discours, j'avais encore un livre dont vous connaissez bien l'auteur, et l'*Habitant* de Drummond pour leur lire une historiette de chacun. J'en ai gardé pour l'année prochaine, car nous avons organisé une Société Saint-Jean-Baptiste et la fête nationale sera fêtée aussi longtemps que je serai dans le voisinage.

"J'avais préparé un court prône français pour leur curé, qui eut le courage de le débiter en chaire, mais Dieu seul et moi savons ce qu'il en coûta ! Ces braves gens faillirent tomber de leurs bancs en entendant leur curé qui peut à peine dire, comment vous portez-vous? leur parler le *doux parler* de France. C'était leur faire honneur et ils l'ont bien compris.

"Mais j'ajoute que ce jeune prêtre irlandais mérite les félicitations de nos compatriotes pour l'intérêt plein d'affection qu'il porte aux Canadiens de Benson..."

Voilà un écho charmant et touchant combien ! — que je suis heureuse de faire vibrer aujourd'hui pour le bénéfice des lecteurs de cette page.

***

Un grand nombre de personnes m'ont demandé dans quelle librairie, elle pourraient se procurer le dernier livre de Mme Adam : *Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse*. La maison Beauchemin & Fils, 256 rue St-Paul, Montréal, s'engage à le fournir à toutes celles qui lui en feront la demande.

***

A l'Exposition d'Ottawa, qui aura lieu du 22 au 30 du mois d'août, on donnera un grand spectacle qui fera sans doute sensation. C'est la représentation de l'Incendie de Moscou, organisée par une troupe spéciale, composée d'acteurs et auxquels plusieurs centaines de militaires de la capitale prêteront leurs concours.

De l'incendie de Moscou date en effet, le commencement des revers de Napoléon. Il sera d'un grand intérêt d'assister aux terribles scènes de l'incendie comme aux événements qui ont précédé et suivi cet historique sinistre, et j'estime les gens d'Ottawa fort heureux d'être les témoins, sans danger aucun, d'un embrasement aussi terrible que grandiose.

FRANÇOISE.

Conseils utiles

Un des meilleurs moyens de traiter un coup de soleil grave, est de se baigner la figure constamment, pendant quinze ou vingt minutes avec de l'eau douce aussi chaude qu'on puisse la supporter. Ce traitement enlève la rougeur et la démangeaison et la peau revient à son état normal plus vite qu'avec tout autre remède. Après avoir ainsi opéré, faites l'application d'une crême froide et pure ne contenant rien qui puisse vous irriter la peau.

Odeur de peinture.—On profite des beaux jours pour faire faire tous les travaux de réparation ou de construction dont on a besoin, comptant sur la chaleur, le soleil pour sécher au plus tôt plâtres ou peinture. Cette dernière incommode parfois très fortement certaines personnes chez lesquelles elle détermine de réels malaises. Ces malaises peuvent en général être attribués à l'évaporation de l'essence de térébenthine qui tend à priver l'air de son oxygène. Pour la faire disparaître, on dépose au milieu de la pièce fraîchement peinte un vase ouvert contenant du chlorure de chaux. Toutes les issues étant closes, vingt-quatre heures après on ouvrira les portes et les fenêtres pour établir une ventilation sérieuse. L'odeur de la peinture aura disparu.

Cuisine Facile

Nous croyons que nos lectrices nous seront reconnaissantes de leur donner pour la saison chaude de l'été, des recettes faciles à préparer à la maison, et qui pourront les rafraîchir, ainsi que leurs hôtes, durant les brûlants jours que nous traversons :

CAFÉ A LA GLACE

Une chopine de lait, une roquille de crême, une pinte de café noir et une roquille de sirop à 32 degrés. Mettez le tout dans une sorbetière ou un congélateur émaillé, autour duquel vous mettrez de la glace avec un peu de sel. Vous servirez quand le café sera très froid.

THÉ GLACÉ

Infusez la quantité nécessaire de thé noir. Quand il sera suffisamment trempé, retirez-en le liquide, sucrez-le bien et mettez-le dans un endroit froid. On sert ensuite dans de grands verres dans lesquels vous mettez aussi de la glace cassée en petits morceaux et une tranche de citron. Ce breuvage est très délicieux et rafraichissant.

ORANGEADE

Huit roquilles de sirop, dix roquilles de jus de citron, l'écorce de deux oranges, deux oranges, deux pintes et demie d'eau et le jus de quatre oranges Filtrez le tout et servez bien froid.

LIMONADE

Une chopine et demie de jus de citron, une livre et demie de sucre et de l'eau au goût, ajoutant des tranches minces de citrons et servir très froid.

LIMONADE TOUJOURS PRÊTE

Deux douzaines de citrons ; roulez chacun d'eux sur une surface unie et dure pour les bien amollir, couper le bout pour en sortir tout le jus et la pulpe. Puis filtrer et bien épaissir de sucre pour le mettre en bouteille dans un endroit frais. Ceci se conserve longtemps. Pour faire un verre de limonade, il n'y a qu'à mettre dans un verre d'eau froide autant de cette préparation qu'il convient à notre goût. Il faut préparer ces citrons quand ils sont à bon marché, comme en ce moment de l'été, afin de ne pas être privés de ce rafraîchissant breuvage quand le prix en sera élevé.

AUTRE BONNE LIMONADE

Voici une bien bonne limonade qui peut être embouteillée et se conserver autant qu'on le veut. Deux ou trois cuillérées à thé dans un verre d'eau froide de cette préparation feront un excellent verre de limonade.

Prenez cinq livres de sucre et une pinte d'eau froide puis faites bouillir graduellement. Mettez alors 3 onces d'acide citrique et 2 drachmes d'essence de citrons. Quand le tout est froid, embouteillez Le coût de ce breuvage est minime et ce qui le compose facile à se procurer.

Les timides sont des fleurs qui cachent leur cœur.

PH. GERBAUT.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroît de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.



EN VINGT ANS RENTIER

La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.



Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.



La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

est unique dans son genre, elle est la seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.



Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à

ARTHUR GAGNON,
Sec.-Trés.,
Monument National, Montréal.

Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boîte avec notice, $1
Six boîtes . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées par la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

Creme
Poudre
Savon

SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris. Refuser les imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine





Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

$300

Payables $7 Par Mois

Pour le meilleur piano avec accessoire mandoline à Montréal.

NOUS vendons un piano de première classe garanti, grand cabinet de dessin et fini élégants, pourvu d'une monture en fer extra forte, dos en chêne solide, 3 pédales, dont une pour accessoire mandoline, pour $300, payables $7.00 par mois. Nous garantissons que ce piano est la meilleure valeur du Canada. Pianos d'autres fabriques pris en échange

Lindsay-Nordheimer Co.,

2366 Rue Sainte-Catherine

H. MAYNARD, Gérant. Lindsay-Nordheimer Co.

Succursale de la Partie Est : 1622 rue Ste-Catherine.

TEL. BELL, EST 135.

EMILE ZOLA !

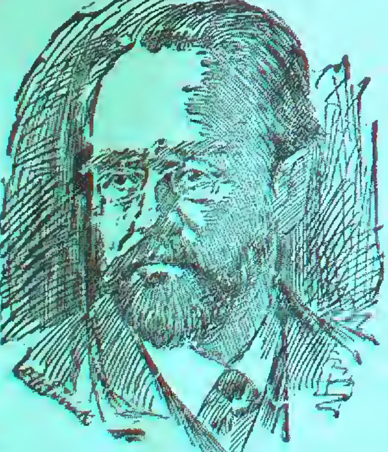
L'Ecrivain Français bien connu, spécialement célèbre dans l'affaire Dreyfus.

EMILE ZOLA écrit :

" Le Vin Mariani— L'Elixir de la vie, qui combat la débilité chez les hommes, la véritable cause de chaque maladie—une véritable fontaine scientifique de Jouvence, qui, en donnant la force, la santé et l'énergie, crée une race nouvelle et tout à fait supérieure.

EMILE ZOLA.

Paris, France.



Le Vin Mariani

Renforce les Personnes Faibles

Spécialement recommandé contre les maladies de la gorge, l'indigestion, l'anémie, la fatigue mentale et corporelle, les maladies des nerfs et débilité générale.

Le Tonique Stimulant Français Ideal Renommé dans le monde entier. . . . .

Chez tous les Pharmaciens.

Refusez les substituts.

LAWRENCE A. WILSON Cie, Agents Canadiens, MONTREAL